

LES NOIX D'UNE PAUVRE FILLE

(Suite et fin)

Comme on l'avait pressenti, la vie s'éteignait dans le corps affaibli de la paysanne. Sa mort, prévue longtemps à l'avance, ne faisait pas la moindre sensation ; quelques personnes, sans malice d'ailleurs, remarquaient qu'elle tardait beaucoup, qu'elle *traînait*... Il n'y avait pas au monde un seul être à qui elle se sentit nécessaire. Il est beaucoup moins dur de mourir quand les liens se sont dénoués d'eux-mêmes : Geneviève s'en allait tranquille, comme s'en va le pauvre quand il est résigné.

Un jour, madame Aymard viut comme à l'ordinaire encourager sa chère malade ; elle vit une ombre qui s'étendait sur ce pâle visage et pensa que derrière cette ombre était cachée la vie, c'est-à-dire cet infini où l'âme entre en passant par la mort. Elle fut donc encore plus douce, encore plus maternelle. Elle apportait une image, une fleur, un baiser, et la mourante lui donnait ce qu'on donne en partant, un long regard, fixe, profond, comme s'il savait lire, inquiet, comme s'il avait peur. Mais bientôt les bonnes mains qui la caressaient ranimèrent en elle ce qu'il restait de vie, et son âme devint plus communicative. Elle avoua que quand elle avait prié sa protectrice de lui garder ses deux paires de bas de laine, c'est parce qu'elle pensait qu'elle entrerait à l'hôpital ; mais que peut-être elle n'en sortirait plus ; que son intention était de les laisser à la petite Joséphine, parce qu'elle lui avait dit au départ : " Adieu, Geneviève, faudra revenir ! " et qu'elle lui avait fait cadeau de ses belles noix. Elle ajouta :

— J'aurais bien voulu laisser quelque chose à M. le curé qui m'a payé la moitié de mon voyage et qui m'a bénie ; mais je n'ai rien..... Alors, je lui laisse..... je lui laisse..... La voix lui manquait. — Que lui laissez-vous ? dit tendrement madame Aymard.

— Je lui laisse le plaisir que j'aurais eu à donner mes bas neufs